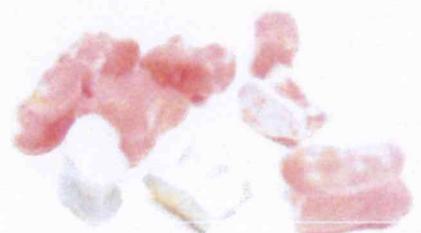
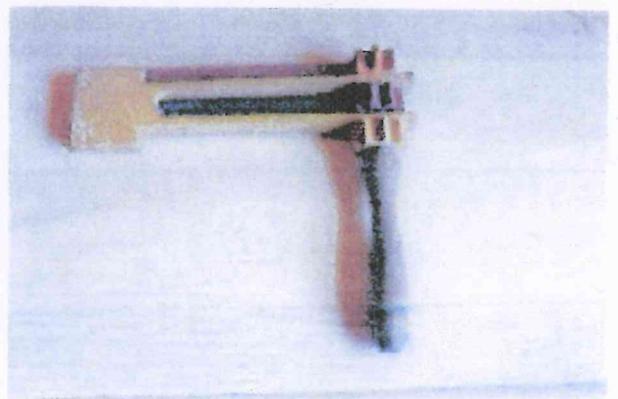


LE TEMPS LIBRE



LEDENON, petite commune rurale comptant environ 400 habitants dans les années 1960, située à 1,8 km de la RN 86 (actuelle RD 686) et à 17 km de Nîmes, ville la plus proche , offrait peu de possibilités de déplacements et faisait que nous vivions un peu repliés sur nous-mêmes.

Les moyens de transport par bus étaient rares et la possession de véhicules automobiles réservée à quelques familles (commerçants, artisans, instituteurs.....)

Dans ce contexte, de la plus petite enfance à notre entrée éventuelle au collège ou au lycée, nous ne connaissions quasi rien du monde urbain : cinémas, bibliothèques, parcs de jeux, diverses activités ludiques telles que l'apprentissage de la musique, théâtre, sports....

Néanmoins, il fallait bien occuper notre temps libre, nous en avions beaucoup et nos parents étaient peu disponibles pour jouer avec nous.

En effet, nos pères en majorité agriculteurs mais aussi artisans ou commerçants étaient occupés du matin au soir par leur travail et absents de la maison, nos mères élevaient les enfants et assumaient toutes les tâches ménagères sans avoir les commodités que nous connaissons aujourd'hui ni disposer de l'eau courante dans l'habitation jusqu'en 1958.

Alors que faire ?

Comment vivre notre temps libre ?

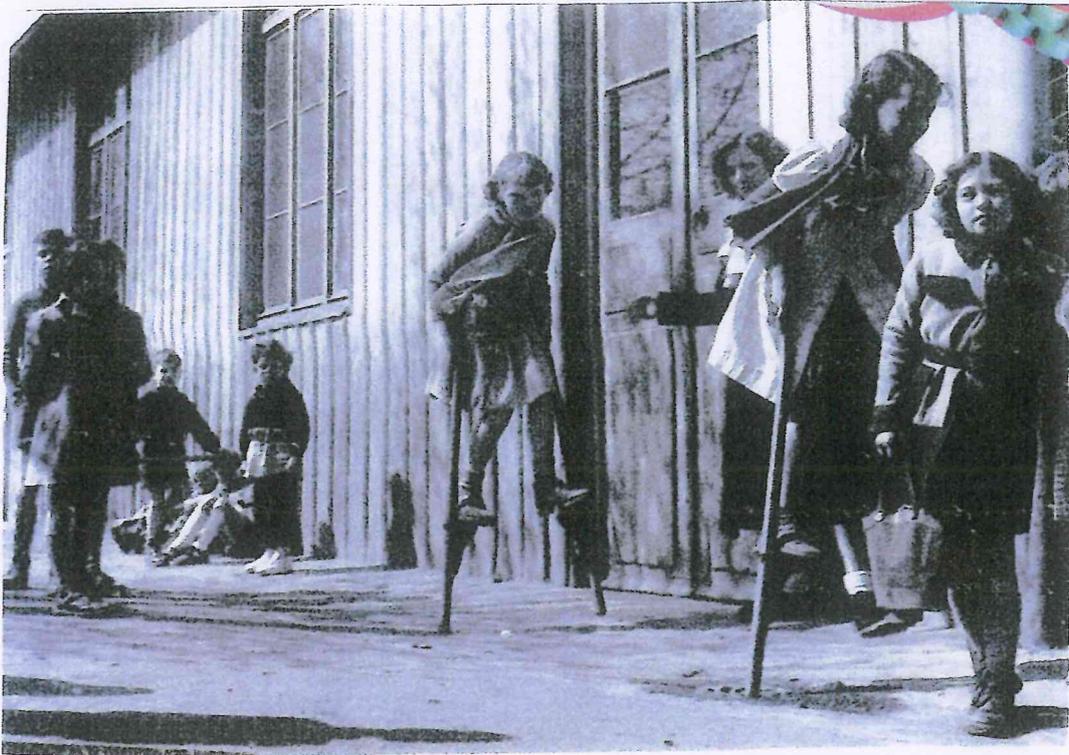
Evidemment, les jouets étaient rares à cette époque, offerts à date fixe (Noël, anniversaire.....) étant précisé que la règle d'or était encore qu'il ne fallait pas « gâter » les enfants.

On se souvient tous de notre première poupée, poupon, ours en peluche, voiture ou camion de pompiers et divers jouets en bois que certains possèdent encore comme une relique.

Evidemment, on ne comptait aucun poste de télévision dans les foyers, seulement un poste radio (TSF) qui reliait la famille au monde extérieur, quand il n'y avait pas de parasites !!

On comptait aussi peu de livres ou de très beaux volumes offerts à nos grands parents en guise de prix et couronnement de leurs études primaires ; nous n'avions pas le droit de les ouvrir au risque de les abîmer. Très souvent les seuls livres accessibles à la maison étaient le dictionnaire «Petit Larousse" » à la couverture couleur vieux rose et le « livre de cuisine ».





LA RUE ET LA NATURE

Dans ce contexte de raréfaction générale, nos jeux se déroulaient pour la majorité en plein air et surtout dans les rues, non goudronnées en ce temps là : marelle, mouchoir, corde à sauter, chat perché, échasses, balle au mur, ballon prisonnier, billes, osselets, cerceaux.

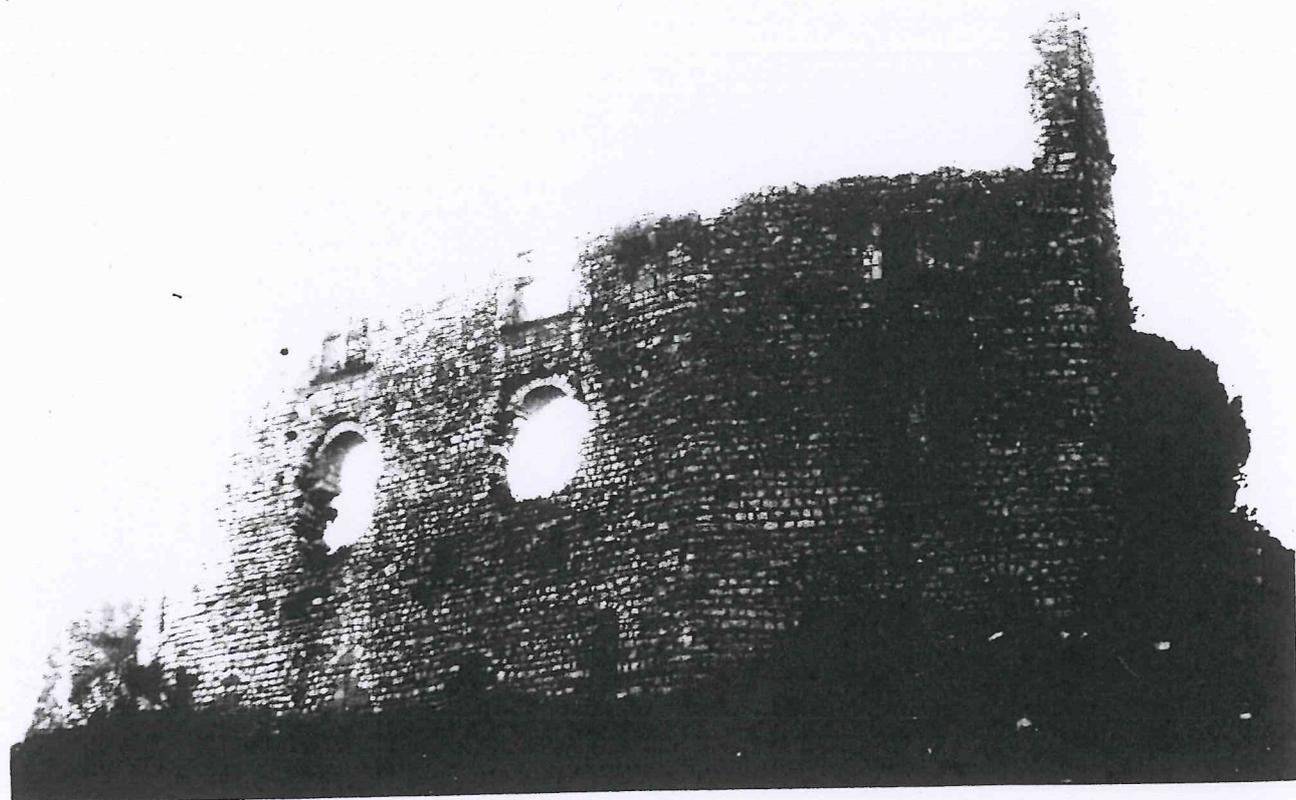
L' apprentissage du vélo sur celui de nos parents était aussi un de nos passe temps favori qui demandait effort et ténacité, les « draisiennes » et et vélos à petites roues n'existaient pas chez nous.

Faisait également partie de nos loisirs l'observation des animaux, poules, canards, lapins, cochons, chevaux de trait, troupeaux de moutons (3 troupeaux sur le village).

A l'occasion, nos parents nous sollicitaient pour « nourrir les bêtes », c'était pour nous un jeu mais quelquefois une corvée, ainsi, celle d'aller ramasser des petits escargots blancs qui grimpaient le long des grillages, fenouils ou autres plantes de garrigue.

On ne revenait à la maison que lorsque le panier était plein.

Le pire est que les canards étaient particulièrement friands de ces gastéropodes qu'ils engloutissaient en un clin d'œil ce qui nous obligeait à repartir à la chasse dès le lendemain.

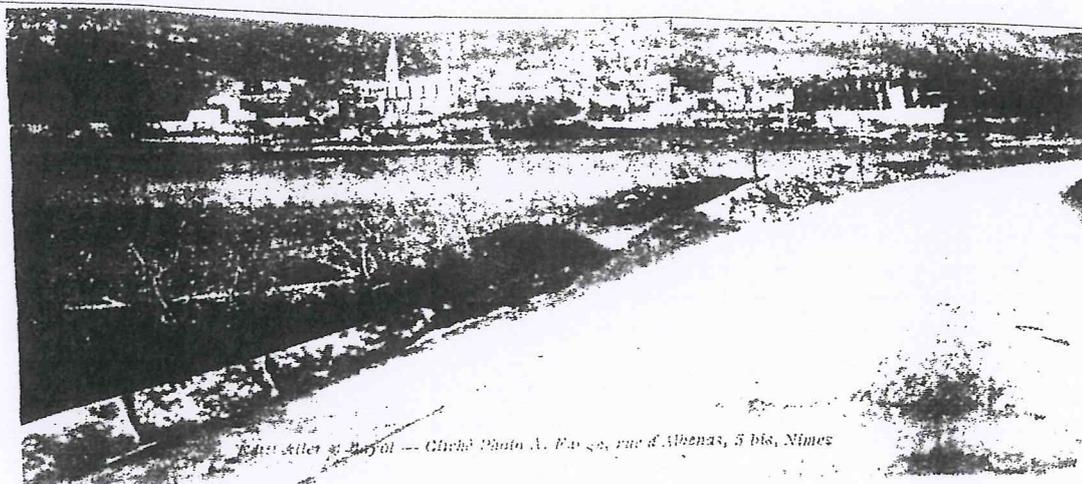


La vie à la campagne nous procurait joies et satisfactions, frayeurs aussi que nos petits camarades de la ville ne pouvaient imaginer.

La vraie vie était à l'extérieur de la maison.

Ne courant aucun danger dans le village en l'absence d'automobiles nous étions libres d'aller et venir au gré de notre fantaisie, au château alors en ruine, au moulin à vent, au « Relais » assister au passage de quelques rares voitures et le jeudi, jour sans école (compensé par le samedi toute la journée), on allait s'asseoir au « long bar » qui n'était pas un « bistrot » mais un long banc de pierre positionné sur la route face à l'actuelle rue du Mistral.

Quand nos enseignants partaient en voiture, souvent le jeudi, il nous arrivait de les croiser et, alors que nous les saluions poliment d'un signe de tête, le lendemain en classe nous avions droit à coup sûr à cette réflexion : nous avons vu des petits ânes sur la route qui balançaient leurs têtes !!!

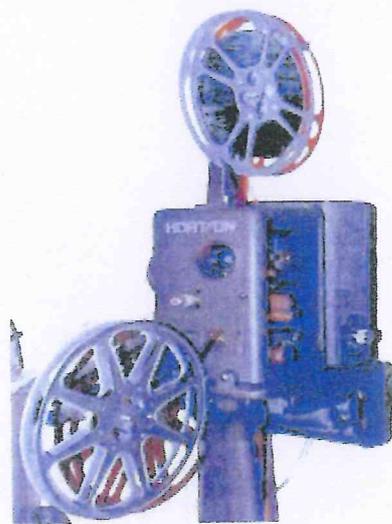


Edouard Klier et Boyol --- Cliché Photo A. Par son, rue d'Albénas, 3 bis, Nîmes

↑
Le « Long Bar »



Edif. Alter et Bayol — Cliché Photo A. Farge, rue d'Albenas, S bis, Nimes
LÉDENON (Gard) — La Place RS



cinéma d'antan



**Dessins animés
Laurel et Hardy, Buster Keaton
et bien d'autres**

LE CENTRE DU VILLAGE

Notre lieu de prédilection était le Parc à compter de 1958 alors qu'il était encore interdit au public, à l'abandon, très broussailleux et entouré de hauts murs de pierre sèche.

On récupérait chez nous des morceaux de bougies qui servaient également à cirer nos bureaux à l'école mais surtout étaient très utiles pour découvrir les diverses salles des bâtiments où trônaient d'imposantes cheminées et régnaient mystères et parfums d'interdit....

De même, la Place du village ne manquait pas d'intérêt pour les jeunes que nous étions.

Sur cette Place, la salle des sociétés, suffisamment grande pour l'époque, lieu de toutes les réunions mais aussi lieu festif.

C'est là que se déroulaient apéritifs, réveillons, « cinéma » itinérant où chacun apportait sa chaise pour assister à la séance en noir et blanc toujours précédée d'une séquence consacrée aux actualités du moment.

Jusqu'au jour où le projectionniste retournant chez lui en voiture se fit assassiner la nuit dans les combes de Collias !



LES MILITAIRES

Un évènement majeur sur le village et un sujet de curiosité intense pour nous fut l'arrivée de militaires aviateurs sur le village en 1953.

Au départ 5 ou 6 jeunes hommes hébergés dans une maison au centre du vieux village ensuite plus nombreux dans une plus grande bâtisse servant de caserne en haut du village, 12 rue du Parlement.

La présence de ces aviateurs était justifiée par l'installation, dans les années 1950, à côté du télégraphe d'une station GONIO (guidage des avions) de l'armée de l'air.

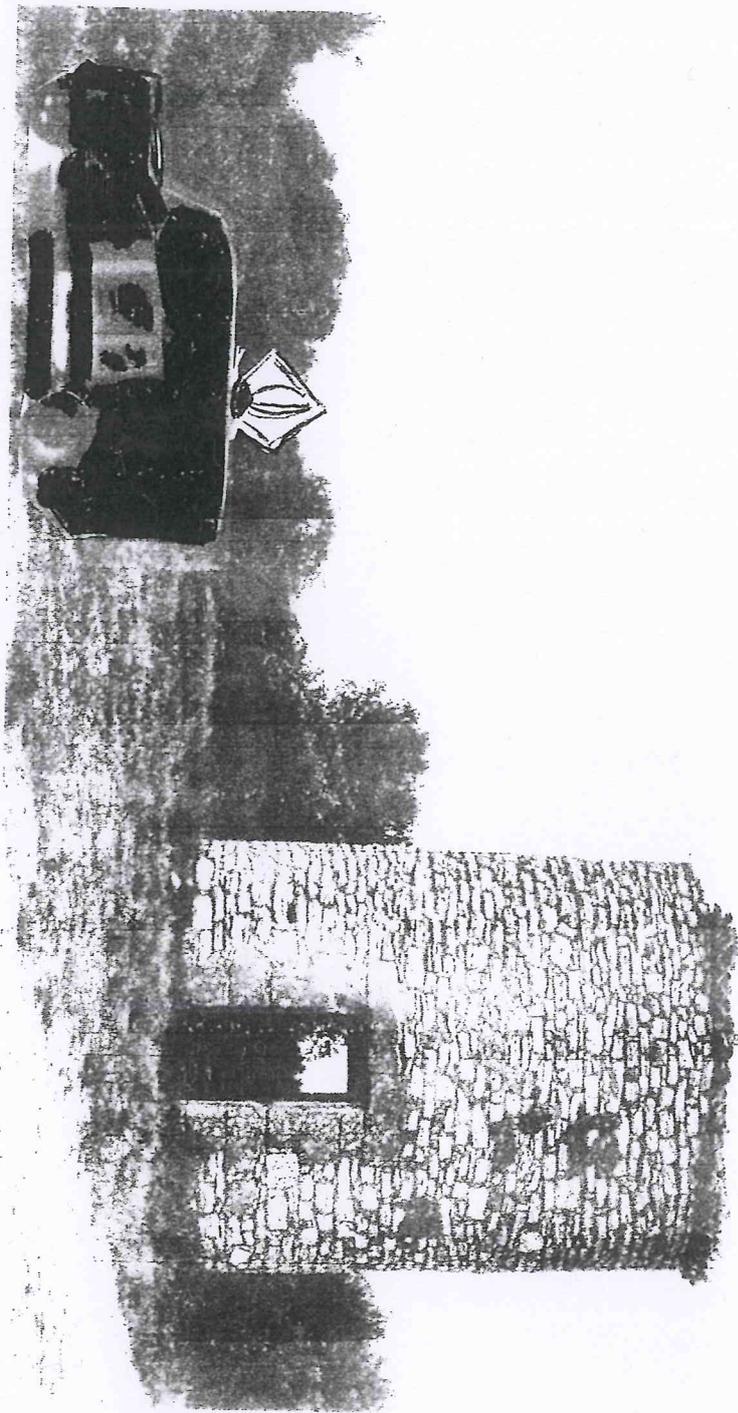
Les aviateurs avaient tracé un sentier dans la colline pour se rendre au camion Gonio.

Le jeudi, nous grimpons allègrement dans ce sentier jusqu'au fameux camion où les aviateurs très gentils nous laissaient manipuler le volant qui faisait tourner l'antenne et cela suffisait à nous ravir.

Nous faisons aussi des parties de ballon avec eux dans le terrain face à leur logement .

A l'occasion, certains nous aidaient à résoudre des problèmes de calcul tels que trains, baignoires, robinets qui fuient et autres casse tête.

C'était le bon temps.....



Afin d'accorder quelques distractions aux militaires, leur Commandant avait demandé au maire Charles Balazard, sous sa responsabilité, de 14h à 18h30 et sans alcool, l'autorisation d'occuper la salle des sociétés sur la place du village les dimanche après midi pour animer un petit bal au son du tourne disque appelé « pick-up ».

La jeunesse de Lédenon était évidemment très satisfaite de pouvoir s'amuser et danser sans se déplacer.

Et c'est ainsi que plusieurs jeunes filles, Simone, Jany, Huguette, Marie-Louise, Thérèse, Irène et peut-être d'autres sont devenues leurs épouses dont quelques unes résident toujours au village.

Les aviateurs ont quitté Lédenon en 1958.





Marché aux Cerises



Moissonneuse
- Batteuse



LES SAISONS

La vie à la campagne se déroulait au rythme des saisons qui commençaient par la récolte des cerises avec un superbe marché quotidien sur la place du village. Les transactions se faisaient en espèces sonnantes et trébuchantes et les expéditeurs venus s'approvisionner exhibaient des sacoches débordant de billets de banque.

Venait ensuite la cueillette des abricots moins importante que de nos jours.

Nos mères étaient mobilisées pour l'occasion et nous traînaient dans les champs avec elles à défaut d'autres solutions de garde.

Ensuite arrivait la campagne des foins avec la moissonneuse batteuse louée pour la circonstance au milieu des « aires » en bas du village où n'existait alors aucune habitation.

Le dernier dimanche d'août, comme une transition avec la saison suivante, avait lieu la traditionnelle fête votive avec courses de taureaux dans les Aires, l'arène étant bricolée avec les charrettes en bois des paysans mises bout à bout pour former une sorte de cercle.

Evidemment pas de fête sans bal, celui-ci avait lieu sur la place centrale du village, des parents et grands parents amenaient leurs chaises qu'ils positionnaient dans la rue autour de la place pour écouter l'orchestre et mine de rien surveiller leur progéniture sur la piste de danse.



A l'ouverture de la fête, le bal commençait par La Marseillaise, chantée debout, une seule personne ne se levait pas, c'était notre institutrice.

C'était une fête familiale, simple, sans chichi ni tralala, sans bagarre ni baston, c'était la vie joyeuse tout simplement.

Après ces réjouissances, il était temps de se préparer pour la saison des vendanges.

Quand le raisin était à maturité, on assistait à un cortège de chevaux tractant les charrettes et remorques de comports débordant de grappes en direction de la Cave coopérative.

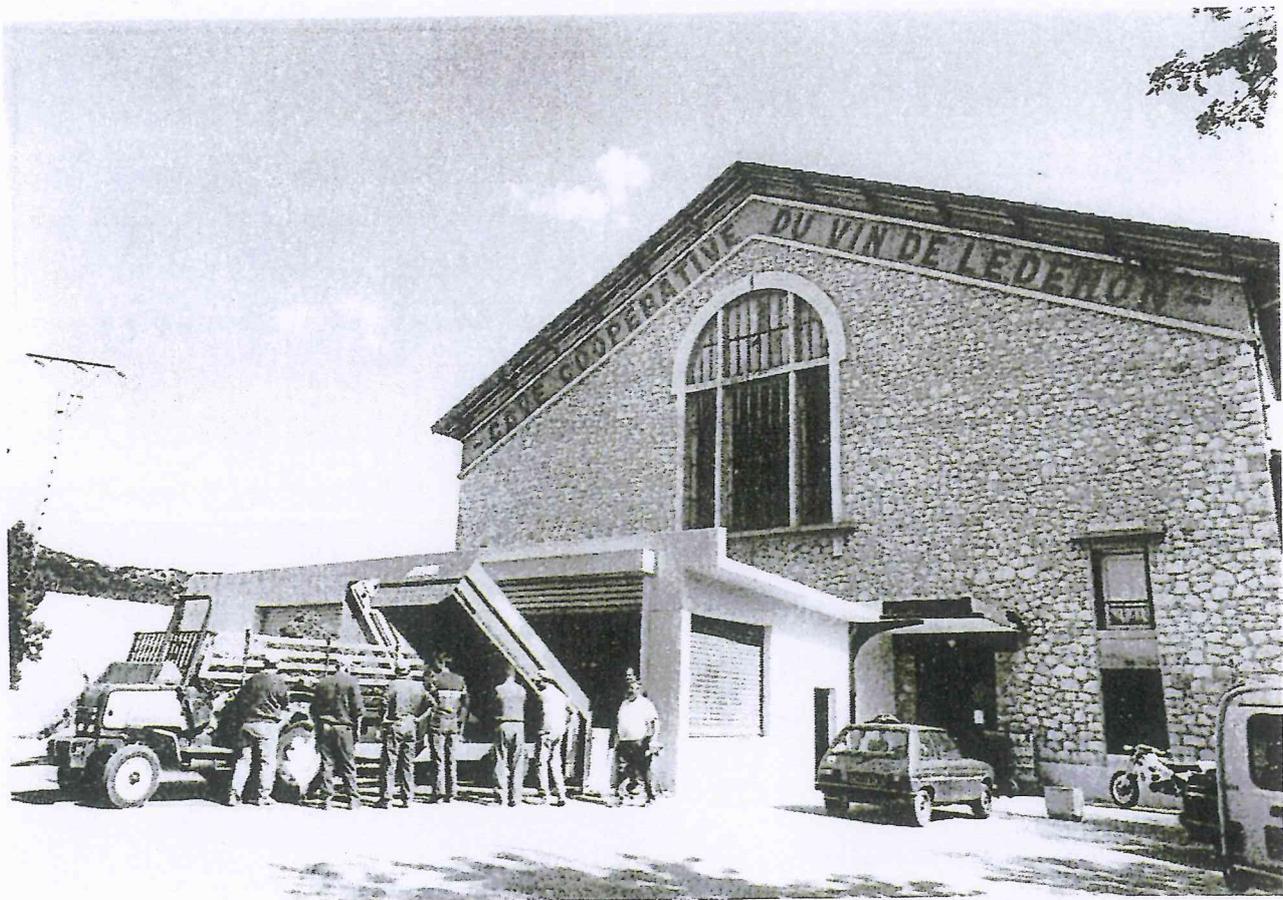
En fin de matinée et de soirée pouvait se produire une file d'attente car tout se faisait de façon artisanale.

A ce sujet , un habitant avait composé une chanson sur le pesage des récoltes et la délivrance manuelle des tickets correspondants indiquant le poids et le degré, délivrance effectuée par l'institutrice du village !.

Enfin à la mi-novembre, s'imposait la cueillette des olives qui pouvait s'étaler jusqu'en janvier.

Malheureusement, en 1956 tous les oliviers ont gelé et, le temps de reconstituer les olivettes, les ménagères ont découvert l'huile d'arachide dans leurs épiceries locales.

Si cette vie n'était pas forcément un jeu pour nous, que nous y participions ou pas concrètement, c'était toujours un évènement et beaucoup de joie.



LE COCHON

Autre évènement marquant, mais pas joyeux du tout, qui se déroulait dans la rue devant la maison de son propriétaire quand on tuait le cochon qui avait été engraisé les mois précédents. L'animal qui pressentait sa mort en poussant des cris et hurlements terrifiants était pendu par les pattes arrières à des pieux et « saigné » (confection du boudin avec le sang recueilli obligatoire). Celui ci était ensuite ébouillanté, éventré, dépecé et transformé en jambons, saucisses, boudins, pâtés, lard, petit salé, fritons... Cette grosse bête était un dividende alimentaire à l'infini. Tout est bon dans le cochon, dit-on.





La coutume voulait que le propriétaire offre aux voisins et amis le « présent » consistant en quelques cochonnailles, dans une assiette recouverte d'un linge blanc, ce qui faisait la joie de tout le quartier.

On voyait également souvent nos parents saigner les volailles et les lapins Afin de récupérer leur sang très utile et gouteux pour faire le « sanquet » ou le civet qui régalerait la famille dimanche ou jours de fête.

Quand aux canards, ils avaient généralement la tête tranchée.

Les volailles étaient ensuite trempées dans des bassines d'eau bouillante pour être plumées.

Les enfants assistaient à tous ces préparatifs macabres non par choix délibéré mais parce qu'ils se déroulaient dans la cuisine, souvent grande à la campagne et unique pièce à vivre.

Ce faisant, nous n'étions pas traumatisés pour autant, ces actes s'inscrivaient dans un cycle naturel de vie et de survie.

Par ailleurs, nos mères qui cuisinaient tous les jours sollicitaient quelquefois notre aide.

L'une de nos attractions était de porter les plats de tomates farcies à cuire dans le four du boulanger ou récupérer des boules de pâte fraîche nécessaires à la confection de quiches, tourtes ou autres entremets.

AUTRES DISTRACTIONS

En l'absence de télévision, jeux vidéos, DVD, tablettes, téléphones portables et autres, J'en passe et des meilleurs, on écoutait des jeux à la radio et avec un peu de chance des chansons, uniquement françaises.

On arrivait néanmoins à survivre, on ne s'ennuyait jamais. On profitait du moindre évènement et surtout de l'expérience de nos anciens.

Les beaux jours arrivés, on sortait devant les maisons tous les soirs après le repas, comme les escargots après la pluie, « prendre le frais » et discuter avec les voisins immédiats, de tout et de rien, mais chacun avec sa fougue et sa passion, qui pour l'astronomie (le ciel étoilé était un de nos fidèles compagnons), l'ornithologie, la culture de la vigne et de l'olivier, la conjuration du mauvais temps qui pourrait survenir avant les récoltes...

Bref, on se délectait des discours enflammés de nos aînés toujours en relation étroite avec la nature.

Une autre occupation pour nous, moins ludique et parfois contraignante était de rendre visite régulièrement, à un grand parent ou parent proche. c'était souvent l'occasion de recevoir quelques conseils, certes, mais souvent quelques réprimandes.

Autre coutume à ne manquer sous aucun prétexte : Le matin du 1^{er} janvier, on devait aller souhaiter la « Bonne Année » à Monsieur et Madame nos enseignants debout, et nous placés autour de la table dans leur salle de séjour.

Au centre de la table une coupe remplie de « fondants » de toutes les couleurs, chacun de nous n'avait droit qu'à une seule de ces sucreries avant de quitter les lieux.

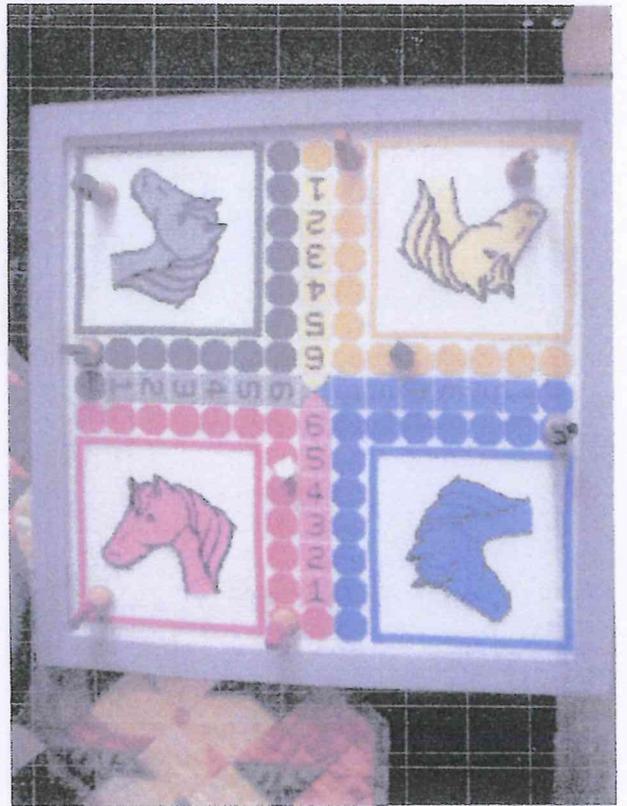
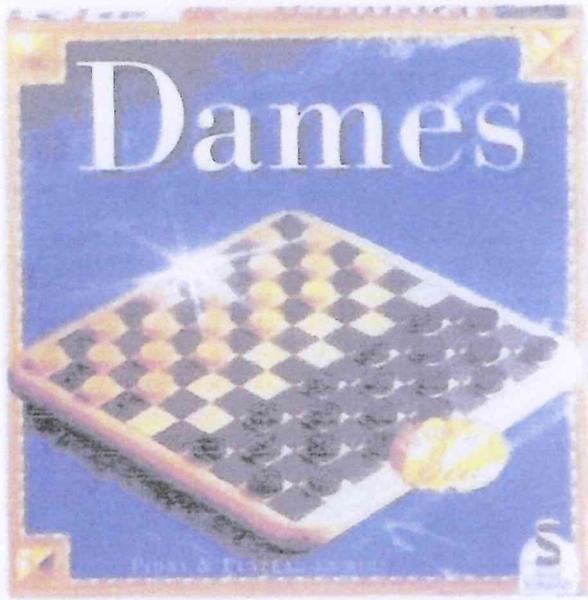


Une corvée s'imposait aussi de temps à autre : Quand le pneu du vélo parental que nous utilisions était « crevé », il nous incombait de l'amener dare dare chez notre fidèle Etienne qui nous le réparait plus ou moins vite car il en avait régulièrement entre autres objets, quelques uns sur le village à rafistoler.



Si cette enfance à la campagne dans l'immédiat après-guerre s'est déroulée souvent dans des conditions précaires, sans confort matériel, avec une hygiène réduite au strict minimum, des loisirs à inventer chaque jour, c'était une enfance heureuse ; nourrie par nos contacts permanents avec la nature et les relations humaines entretenues au quotidien avec nos camarades et nos aînés dont les récits et réflexions sur la vie éveillaient notre curiosité.

Notre monde commençait à changer et nous avions l'avenir devant nous.



CHANSONS



À la queue leu leu,
Mon p'tit chat est bleu,
S'il est bleu tant mieux,
S'il est gris, tant pis.

COMPTINES

C'est la Mèr' Michel
Qui a perdu son chat,
Qui crie par la fenêtr'
A qui le lui rendra.
C'est le Pèr' Lustucru
Qui lui a répondu :
« Allez, la Mèr' Michel,
Vot' chat n'est pas perdu ! »

Refrain

Sur l'air du tralala,
Sur l'air du tralala,
Sur l'air du tradéridéra,
Tralala.

C'est la Mèr' Michel
Qui lui a demandé :
« Mon chat n'est pas perdu,
Vous l'avez donc trouvé. »
C'est le Pèr' Lustucru
Qui lui a répondu :
« Donnez une récompense,
Il vous sera rendu. »

Refrain

C'est la Mèr' Michel
Qui dit : « C'est décidé,
Rendez-moi donc mon chat,
Vous aurez un baiser. »
Mais le Pèr' Lustucru
Qui n'en a pas voulu,
Lui dit : « Pour un lapin,
Votre chat est vendu. »

Refrain

